

175

ÉTUDES

738

REVUE FONDÉE EN 1856

PAR DES PÈRES DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

ET PARAISSANT LE 5 ET LE 20 DE CHAQUE MOIS

40^e ANNÉE. — TOME 95^e DE LA COLLECTION

AVRIL-MAI-JUIN 1903



PARIS

ANCIENNE MAISON RETAUX-BRAY

ADMINISTRATION : VICTOR RETAUX, LIBRAIRE-ÉDITEUR

82, RUE BONAPARTE (VI^e)

Tous droits de traduction et de reproduction réservés.



ETUDES

REVUE FONDÉE EN 1856

PAR DES PÈRES DE LA COMPAGNIE DE JESUS

TOME 95

D

33939

PARIS

IMPRIMERIE DE J. DUMOULIN

5, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 5



ÉTUDES

REVUE FONDÉE EN 1856

PAR DES PÈRES DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

ET PARAISSANT LE 5 ET LE 20 DE CHAQUE MOIS

40° ANNÉE. — TOME 95° DE LA COLLECTION

AVRIL-MAI-JUIN 1903



PARIS

ANCIENNE MAISON RETAUX-BRAY

VICTOR RETAUX, LIBRAIRE-ÉDITEUR

82, RUE BONAPARTE, 82

Tous droits de traduction et de reproduction réservés.

TERRE D'ÉPOPÉE. — FONTARABIE

Le voyageur du Nord, échappé, la veille, aux pays humides, regarde, engourdi de sommeil, le décor fuyant de la côte d'azur : des villas blanches, sur un ciel de turquoise ; devant chacune un indispensable palmier ; dans de vertes échan-crures de jolis golfes paisibles... Le soleil monte, avivant l'arome des pins, et, peu à peu, l'âme se détend ; elle s'abandonne au charme de ces verdure piquées d'oranges, de ces grèves fleuries, si doucement baignées par des flots sans colère... Rien qui heurte la pensée et qui force à réfléchir. L'Italie grise de tendresse l'étranger qui l'aborde par cette route enchantée.

Elle est très moderne. Sur la hauteur, entre le rocher de Monaco, buisson fleuri, et Monte-Carlo, le paradis des aigrefins, le vieux château des Grimaldi, aux tours carrées, éveille un instant l'illusion d'un âge d'or médiéval, dont l'enchantement continue.

L'Italie dissipe vite cette illusion. Elle a souci d'être dans le mouvement ; elle connaît l'art de l'affiche. Son tumultueux passé est trop complexe pour causer au voyageur une impression une et distincte. Sforzas et Médicis, doges et podestats, — Roméo et Juliette, — forment une mosaïque de souvenirs disparates, très chers aux érudits et aux artistes, mais rappelant des réalités disparues, détruites, comme le Bucen-taure, qui nous parlent moins que les Césars et les consuls de Rome.

L'Italie que l'on voit et qui vit, ne continue point ce passé. Elle a voulu recommencer l'histoire, et son œuvre est encore trop nouvelle pour être environnée de gloire ; elle est trop diversement appréciée pour provoquer d'unanimes sympathies.

L'art seul, en Italie, reçoit un culte sans dissidences. Terre de lumière et d'harmonie, elle charme, par son éternelle

beauté, ceux mêmes que son histoire rebute. On la visite, car elle est accueillante; on l'aime parce qu'elle est belle.

Tout autre est l'Espagne. Aucun empressement dans son accueil. Duègne très noble, mais jalouse et défiante, elle élargit, au contraire, les rails de ses chemins de fer, et se soucie fort peu, par des circuits tentants, d'ouvrir aux voyageurs l'accès de ses domaines. Compostelle est inabordable, la Galice est impénétrable. L'Espagne n'a point peur, mais elle est trop fière pour racoler des hôtes. Elle ne mendie aucun hommage; elle les dédaigne. C'est un pays fermé.

Des races superbes gardent son rempart de montagnes, et qui rêverait de le franchir serait arrêté par un nom formidable : Roncevaux. Aux deux extrémités de la chaîne, les monts daignent livrer passage. Méprisants, ils cèdent à l'homme un bout de plage pour ses routes, mais derrière l'étroite bande ils relèvent leurs remparts hostiles.

Les régions du Nord n'ont point la sauvage mélancolie de la Castille. Elles sont déjà sérieuses et graves. Aussi mystérieux que le langage de leurs habitants, les défilés des *Provinces* sont gardés par des monts menaçants, et jusqu'aux verdures claires des vallées opulentes, jusqu'aux eaux vives qui les arrosent, tout garde une réserve majestueuse, et rien ne condescend à n'être que gracieux. L'Espagne est un pays austère.

Et dans les *pueblos* qu'on frôle, sous le balcon des lourdes maisons carrées, de gros blasons se détachent, authentiques témoins d'un passé valeureux. Parfois de pauvres gens ont hérité ces gloires, qu'un parvenu, dans nos pays vaniteux et remuants, payerait plus cher qu'une tiare de roi persique.

Tout Basque est gentilhomme. Sur le versant de l'Oleatzu qui regarde Fontarabie, je viens d'aviser un *caserio* blanc au toit de tuiles. Une pierre brune coupait son long balcon de bois; elle portait un blason effacé. Dans la salle haute où je pénétrai, des bonnes femmes, qui n'entendaient pas le castillan, tirèrent de leur armoire aux souvenirs leurs parchemins signés, en 1620, par Castilla, roi d'armes des Espagnes. Mes hôtes modestes étaient les héritières de Mechin de Arzu, guerrier célèbre, sous Alphonse VIII de Navarre, par ses horribles exploits.

Campaniles d'églises aux pierres noircies par les pluies et dorées par l'été, *palacios* de villages, restes branlants de remparts ou de forts, tout, en Espagne, ramène l'esprit vers un passé de vaillance et de solennelle grandeur, et, surtout, vers ce temps que rien semble n'avoir remplacé, le temps de la maison d'Autriche.

Depuis, des giroflées ont fleuri aux joints des pierres désunies; les boulets et le temps ont éraflé leurs arêtes; des masures successives ont masqué les murs de l'édifice et altéré son style. Il subsiste, vide d'une grandeur qui fut colossale, et dont l'ombre en impose encore. L'Espagne est une terre d'épopée.

*
* *

Quand, du versant français, on descend vers Hendaye et la Bidassoa, à marée haute, un joli tableau charme les yeux : la petite rivière et les sables de ses berges ont disparu sous l'Océan. D'Espagne en France, des canots vont et viennent. Une canonnière espagnole, *le Mac-Mahon*, est à l'ancre sur l'autre rive. A gauche, le massif sombre du Jaizquibel dresse sur l'horizon son échine osseuse, — la selle et les bosses pointues d'un gigantesque méhari. — Dans un col, à droite du Jaizquibel, jaillit la flèche blanche de Notre-Dame de Guadalupe. De l'ermitage, un promontoire élevé s'étend et va finir au cap Higuer, proue hardie visant la France.

Des collines de l'arrière-plan à la Bidassoa s'étend une plaine bien cultivée, et sur une taupinière, en face d'Hendaye, isolée, abandonnée, proie offerte à tout venant, s'étage Fontarabie.

Elle dort, à l'écart du chemin banal, la jolie cité à demi emmurillée. Ceux qui vont d'Irun en Espagne entrevoient à peine, au passage, sa pittoresque silhouette. Ils ont tort de la dédaigner, car elle s'appelle la *très noble, très loyale, très valeureuse et toujours très fidèle cité*. Elle a gagné ces titres un à un par des résistances héroïques; pacifique guerrière, elle n'a jamais attaqué, et n'a lutté que pour son droit.

Des remparts qui commandaient la Bidassoa, il ne reste que des vestiges. Rien ne protège plus, de ce côté, le chevet bruni de la vieille église, ni les massifs châteaux, dont l'un,

aux ruines couvertes de lierre, date du dixième siècle; dont l'autre, sinistre cube de pierre sombre, porte le nom de Charles-Quint. Les glacis de l'ouest sont mieux conservés. Criblés de boulets, percés de noirs trous de mines, ils livrent aux herbes folles leurs brèches ouvertes, sur des tours écroulées.

Au sud-est, une porte subsiste, que protégeaient jadis des bastions avancés, noble porte armoriée où sont inscrits les titres de la cité, et que domine une statuette très fruste de la Madone.

L'arceau passé, une rue de rêve apparaît, dont la pente, assez raide, conduit jusqu'à l'église. Assez étroite, pleine d'ombre toujours, elle est bordée de maisons dissemblables, chargées de lourds balcons, et dont les étages en saillie ressemblent à des moucharabiés arabes. Aux toits, des consoles sculptées supportent de larges auvents de bois. D'immenses blasons timbrent quelques murailles, et l'église étale sa façade austère, plate et noire, sans autre ornement qu'un gigantesque écusson sculpté dans un angle, très haut.

Nous sommes en pleine Espagne du seizième siècle, dans le décor voulu pour la scène de la dispute du *Cid*, telle que l'a écrite Guilhen de Castro : Jimena est au balcon. Son père et le Cid sortent de ces deux palais aux portes semées de clous de bronze. Ils s'abordent, la tête engoncée dans une fraise aux épais godrons; puis ils disparaissent pour ferrailer sur le rempart... Dans la vaste église, aux trois nefs gothiques, l'impression causée par la porte blasonnée et par la rue seigneuriale se complète et s'exalte. Il nous arrache au présent, ce vieil édifice trop large pour une mesquine bourgade; il nous ramène au temps de l'apogée, dans la chaude foi de la vieille Espagne.

Aussi bien, nous sommes aux derniers jours de la Semaine sainte. La messe du Jeudi saint va commencer. Sur les nombreux degrés de marbre qui mènent au maître-autel se tiennent, immobiles, la lance haute, quatorze soldats romains, vêtus en légionnaires. La messe achevée, ils forment une garde d'honneur devant le dais. Deux d'entre eux marquent la mesure en frappant du glaive leur bouclier. Les autres suivent, à pas rythmés, le noble pas des marches royales. Le

calice d'or est déposé dans le traditionnel monument. La clef du tabernacle est passée au cou de l'alcalde, qui la portera jusqu'au lendemain. La foule se retire, mais six gardes restent en faction.

Le soir commencent les symboliques cérémonies commémoratives de la Passion. Les douze apôtres sont assis autour du sanctuaire, vêtus de tuniques et de toges, portant chacun l'insigne de son pouvoir ou l'instrument de son martyre. Le prêtre, représentant du Sauveur, se prosterne à leurs pieds, qu'il lave; puis une procession descend la rue aux balcons parés de stores.

Les statues du Christ au jardin, de la Vierge des douleurs, du Christ chargé de sa croix, sont portées par des pénitents bruns. Les bras du Christ tremblent, sa face émaciée dit sa souffrance, sa robe de velours violet est serrée par un cordon d'or fin.

Les gardes romains marquent le pas en frappant le sol de leurs lances. La rue silencieuse en résonne. Les douze apôtres suivent. Les marins de la canonnière, les soldats du fort escortent les autres statues, le fusil renversé, le *ros* ou le béret pendant sur leur dos. L'alcalde et les notables ont un lourd cierge à la main. Un deuil pèse sur la foule recueillie.

On rentre, et près du monument où repose le saint Sacrement, toute la nuit, jusqu'à l'office du lendemain, six gardes romains veilleront en armes.

Le vendredi, les notables sont revenus. L'escouade romaine, immobile et grave, est en faction à la chapelle ardente. Au grand autel, la liturgie du Vendredi saint s'accomplit, éloquente et sobre.

La *funcion* du soir a attiré de France des trains de curieux. Ils encombrent les rues étroites, qu'ils modernisent; surchargent les balcons, remplissent l'église. Des voiles rouges ont éteint la lumière des vitraux et enténébré les nefs. Devant l'autel, une haute croix se dresse, d'où pend le Crucifié. En chaire, un moine rappelle les divines douleurs et celles de la Vierge, dont la statue, parée de velours noir, s'élève près de la croix. Sur un catafalque une châsse est placée, sépulcre de cristal et d'or.

De la croix, l'on va descendre le Sauveur. L'orateur demande aux prêtres d'accomplir ce funèbre devoir. Et deux prêtres en aube montent aux échelles dressées contre la croix. « Donnez, dit l'orateur, donnez à la Mère de douleurs le titre glorieux affiché sur la croix. » Et détachant l'inscription de Pilate, les prêtres le tendent à de graves capucins que l'on dirait sortis d'un cadre de Ribera, et qui, avec respect, le portent à la *Dolorosa*. « Détachez ces clous, reprend la voix, détachez-les avec prudence, de peur d'élargir encore ces blessures. » On entend les coups de marteau; les clous sont enlevés, et les bras articulés du christ de bois retombent doucement le long de son corps. Les moines tendent à la Vierge les clous qu'elle conservera. Dans les ténèbres de l'église, la voix de l'orateur retentit plus suppliante : « Nobles prêtres, descendez ce corps ensanglanté. Déposez-le aux pieds de Notre-Dame ! » Et le corps est descendu lentement. Les Pères le reçoivent et le tiennent étendu devant la Mère de douleurs, dont l'orateur exprime les souffrances. « La Vierge souffre trop de ce spectacle. Placez votre Dieu dans son tombeau. » Et l'on étend le Christ dans le sépulcre vitré, on le couvre d'un voile de dentelles blanches.

Plus solennelle que la veille, la procession se forme. Les douze apôtres en sont exclus : le Vendredi saint ils avaient fui. Mais les gardes romaines sont fidèles. Et les statues s'avancent sur l'épaule des hommes robustes; tous les pêcheurs de la côte les escortent, un grand cierge à la main, et tous se découvrent et se taisent, les curieux par prudence, les autres par respect.

Le Samedi saint, au début de la messe, l'escorte romaine infatigable est rangée sur les degrés du sanctuaire. Elle est encore païenne : elle ne s'était agenouillée à aucune des cérémonies précédentes. La grâce ne l'avait pas encore frappée, mais l'heure de Dieu est proche, et l'assistance l'attend avec anxiété.

Au premier mot du *Gloria*, le voile qui couvrait le tableau du Christ ressuscité est déchiré. Aussitôt, d'une seule chute, les quatorze gardes et leur chef tombent à la renverse; leurs casques roulent, tandis que les cloches sonnent éperdument la victoire de Dieu, et que les vieux pêcheurs basques se

sourient finement d'un air qui veut dire : « Hein ! les voilà donc matés ! » Le *Gloria* terminé, le chef de l'escorte se relève, la tête nue, et, de son glaive dégainé, il va toucher un à un ses hommes pour s'assurer qu'ils vivent encore. Tous se soulèvent alors, et, nu-tête, à deux genoux, vaincus et convertis, ils écoutent dévotement la messe.

Puis, la lance renversée, le casque mis à l'envers, en signe de défaite, ils sortent piteusement de l'église, où, tout à l'heure, ils entraient glorieux.

Ne leur dites pas, à ces mariniers basques, qu'ils ont joué une puérile comédie. Ils nous ont fait assister au drame semi-liturgique, tel, sans doute, qu'il instruisait nos pères au douzième siècle, et ils savent ce que leurs attitudes symboliques traduisent de vérités profondes. Depuis qu'existe Fontarabie, dans l'étroite rue aux lourds balcons des cortèges semblables ont passé chaque année. Ils passeront encore longtemps, car la foi des bonnes gens n'est pas près de crouler sous l'assaut continu de l'envahissant scepticisme et de la contagieuse sottise.

* * *

Aussi bien, les hommes de Fontarabie sont-ils accoutumés aux assauts. Leur inoffensive cité est une héroïne, et il est étrange qu'elle subsiste et qu'elle soit restée espagnole, alors que, tant de fois, ses voisins de l'autre bord l'ont assaillie ou l'ont conquise.

Fortifiée au douzième siècle par un roi de Navarre, Fontarabie a, depuis, supporté six sièges en règle et quelques bombardements irréguliers.

En 1476, au temps de Ferdinand et d'Isabelle, une forte armée française investit la ville, mais, deux fois repoussée, elle borna sa vengeance à dévaster le pays. En 1521, François I^{er} fut plus heureux. Il avait chargé Bonnivet de prendre Fontarabie, et, en dépit d'une fière résistance, la jolie ville fut contrainte de se rendre. Au rang de ses défenseurs, elle comptait un gentilhomme basque qui s'appelait Martin Garcia Oñaz, seigneur de Loyola. Quelques mois auparavant, Iñigo, le plus jeune des sept frères de Martin, avait, avec encore

plus de valeur, défendu Pampelune contre les troupes d'André de Foix.

La France garda trois ans la conquête de Bonnavet. Elle l'aurait conservée plus longtemps, sans doute, si un *condottiere* peu scrupuleux, Philippe Navarra, passé au service de la France, n'avait point quitté Fontarabie avec ses sept cents partisans, pour se revendre à Charles-Quint. Le connétable de Castille, Iñigo de Velasco, eut alors vite raison de la place que le gouverneur français dut livrer. François I^{er} fut si marri de cette perte qu'il fit dégrader, en pleine place de Lyon, le malchanceux gouverneur.

Charles-Quint voulut, dès lors, rendre Fontarabie imprenable. Il l'entoura des solides défenses dont les restes subsistent. Des remparts de quatorze pieds de largeur l'entourèrent, flanqués de bastions puissants. On les appela bastions de la Reine, de la Leiva, et de la Magdeleine. Philippe II leur ajouta le bastion Saint-Philippe.

C'est cette ville, armée par Charles-Quint, qui devait, en 1638, soutenir un siège illustre et tel qu'aucune histoire militaire n'en pourrait peut-être mentionner de plus glorieux.

Depuis trois ans, Français et Espagnols se disputaient dans les Flandres, et l'Espagne la première avait conçu l'habile dessein de distraire l'ennemi en attaquant un autre point de ses frontières. Le marquis de Valparaiso, vice-roi de Navarre, garnit de troupes les Pyrénées, et, débouchant par Roncevaux, occupa la rive gauche de l'Adour. Maladroitement, il hésita devant Bayonne, et sa diversion n'eut d'autre effet que d'indiquer à Richelieu quelles repréailles il convenait d'exercer.

Le 17 mars 1638, Henri II de Bourbon¹, prince de Condé, rassemblait à Bordeaux une armée. Henri de Sourdis, archevêque de Bordeaux, recevait le commandement de la flotte. La Guyenne offrit au prince d'importants subsides, et bientôt, douze mille hommes d'infanterie et cinq cents chevaux étaient prêts à entrer en campagne. Le 28 juin, Condé était à Bayonne.

Depuis longtemps, l'Espagne n'avait point vu l'étranger

1. C'était le père du Grand Condé.

sur son sol. La guerre de Grenade, les révoltes de l'Aragon, mutinée en faveur d'Antonio Perez, avaient presque seules troublé, à l'intérieur, le règne de Philippe II. Rien n'altéra la paix du règne suivant, et le gouvernement de Madrid, endormi par cette sécurité, ne semblait pas s'imaginer que le sol national pût jamais être envahi. Le successeur du duc de Lerme, don Gaspard de Guzman, l'imprévoyant et présomptueux favori de Philippe IV, n'admettait guère de conseils. Les avertissements inquiets du vice-roi de Navarre n'eurent pas raison de sa fatuité.

Livré à sa seule initiative, le vice-roi de Navarre, Pedro Fajardo, marquis de Velez, organisa du moins la résistance des montagnes, et repoussa les Français de Roncevaux; mais, après une feinte sur le Roussillon, le 2 juillet 1638, les troupes de Condé descendaient vers la Bidassoa, à la vue de Fontarabie surprise. En trois jours, elles emportaient Irun, Renteria, Lezo, Oyarzun, Pasajes. Sans coup férir, Condé s'emparait du Jaizquibel; avec trois mille hommes, il se présentait devant le fort Higuer, défendu par dix soldats et deux canons. Du cap Higuer à Pasajes, de Pasajes à Irun, la côte et la plaine étaient à lui. Seule Fontarabie manquait à sa conquête. Mais la faible cité bloquée semblait une prise facile. A la cour de Paris, on se préoccupait déjà de la route à faire suivre à la garnison prisonnière.

De l'extrême confiance, la cour de Madrid était passée à l'extrême panique. Le roi décrète que toutes les levées du royaume partiraient pour le Guipuzcoa. De la Corogne, il fait avancer douze vaisseaux de ligne; il mande à la flotte de Port-Mahon de prendre des renforts à Carthagène et de rejoindre l'escadre de la Corogne. Mais ces ordres s'exécutent avec une solennelle lenteur. Le 14 juillet, l'amiral de Castille quittait Madrid avec Manuel Perez de Ejea, gouverneur nommé de Fontarabie. Depuis douze jours, Condé avait déjà investi la ville, et douze vaisseaux français gardaient le cap Higuer.

Fontarabie n'était nullement préparée à un siège. Paysans et prisonniers réunis lui faisaient une garnison de sept cents hommes. Elle avait peu de blé, et pas cinq cents barils de poudre. Condé comptait vingt-cinq régiments d'infanterie,

huit cornettes de cavalerie, d'excellents généraux, une bonne artillerie. Dans la plaine, sa cavalerie arrête les renforts qui tenteraient de venir de la Navarre. Il occupe les hauteurs de Guadalupe, et, jusqu'à la plage, enferme Fontarabie dans un demi-cercle de tranchées.

Les gens de Fontarabie mesurent l'étendue du péril, mais, du premier jour, ils haussent leur courage au niveau du danger. Ils avaient transporté dans leur vieille église la statue de leur patronne, la Vierge de Guadalupe. Ils la constituent leur gardienne, confondent leur cause et la sienne et s'animent à la pensée qu'ils livrent une guerre sainte contre les profanateurs de leur Madone. L'épopée commence par une rodomontade bien espagnole. La vue de l'ennemi n'empêche pas Fontarabie d'assister, le 1^{er} juillet, à une course de taureaux. La *plaza* grise est bâtie, aujourd'hui, en dehors des remparts. Alors, elle devait être construite dans la ville, car, des gradins, les assistants virent l'armée descendre vers la rivière, et, indulgents, ce jour-là, pour les taureaux, ils consacrèrent tous leurs sifflets aux agresseurs. En l'absence du gouverneur en titre, ignorant encore qu'un gouverneur intérimaire leur est envoyé par le roi, les jurats confient à Domingo de Eguia le commandement de la place. Eguia distribue la défense aux principaux capitaines. L'alcalde Diego de Butron reçoit la garde des remparts de l'est; d'autres chefs occupent les bastions. Un jésuite, bon mathématicien, le P. Diego Isasi, est chargé des travaux du génie, et, si grand que fût le mérite du digne Père, il semble que le choix de ce singulier ingénieur prouve la pénurie de la place.

Les soins de la défense ainsi répartis, les Basques expédient un courrier au roi pour lui demander du secours, et, sans l'attendre, sans presque l'espérer, s'appuyant sur Dieu et sur leur bravoure, ils se disposent à recevoir l'ennemi.

Les bras faisaient défaut. Un jour, le 23 juillet, sur l'étroite place qui longe le château de Charles-Quint, un bataillon de femmes apparaît. Elles sont cent, qui ont pris des habits d'hommes, et demandent des mousquets ou des lances. Les soldats saluent cette apparition par des vivats. Butron, les larmes aux yeux, refuse des armes aux héroïnes, mais accepte leur dévouement : durant tout le siège, elles travailleront à

refaire les bastions, à placer les fascines, à charrier les cadavres, à panser les blessés.

Le duc de Saint-Simon garde Irun, le marquis de la Force est campé à Guadalupe, le duc de la Valette occupe la plaine. Le 6 juillet, un chevalier de Saint-Jacques, don Juan Urramendi, avait, quand même, introduit dans la place cent soixante-dix gars de Tolosa, et, à travers les tranchées et les lignes ennemies, toujours des courriers passent, aussi insaisissables, aussi rusés que le sont, aujourd'hui, leurs fils, les contrebandiers de la côte.

Les premiers jours de juillet se passent en sorties heureuses, mais inefficaces. Le 12, le bombardement commence avec furie et méthode. Du côté de la plaine les boulets français balayent constamment les remparts et rendent toute riposte impossible. Le 24, une lettre du roi arrive, promettant du secours, ordonnant de tenir bon. L'ordre était inutile, et la promesse provoque peu d'espoir. La petite garnison n'a qu'une maigre pitance. Les Basques s'en contentent, mais quelques engagés irlandais ont peine à s'y réduire. Et les bombes françaises pleuvent. Le rempart de la Reine en reçoit trois cents en un jour. Le rempart de la Magdeleine en est criblé. Des maisons s'effondrent. Sur le palais de Charles-Quint tombent, pendant le siège, plus de douze cents boulets d'une pièce de 48.

Enfin, don Miguel Perez de Ejea force les lignes et entre dans la ville. Eguia lui cède avec rancune le droit glorieux de défendre Fontarabie.

Le 1^{er} août, les Français creusent une première mine. Ils crient aux assiégés qu'ils sont des fous; ceux-ci répondent aux agresseurs qu'ils sont de lâches taupes. Et tandis que la mort pleut du ciel, qu'ils l'entendent gronder sous terre, les Basques aperçoivent à l'horizon une escadre qui s'avance. C'est Sourdis qui vient, avec cinquante voiles, renforcer l'escadre française du cap Higuier. Au gré de Condé, l'escadre venait trop tard, et, forcée de se tenir loin de la côte, elle ne peut empêcher des chaloupes espagnoles de ravitailler la place.

Les mines éclatent. Le bastion de la Leiva s'effondre. Toute l'Espagne prépare des secours. Aucun n'arrive. Fontarabie

lutte seule, avec des exagérations de courage. Par bonheur, la division se met parmi les chefs français. Le duc de la Vallette refuse d'assister aux conseils pour ne pas se rencontrer avec l'archevêque de Bordeaux. L'anarchie des agresseurs sert la cause des assiégés.

Le 4 août, un renfort de quatre-vingts Navarrais entre à Fontarabie. Le 7, le gouverneur, Perez de Ejea, ordonne une sortie. Du rempart, il anime les soldats. On lui dit de se moins exposer. Il est chevalier de Montesa, et il serait prudent ! Cambré sous le feu, il jette ses ordres. Un boulet l'atteint. Frappé à mort, Ejea réunit près de lui Butron, Isasi, les principaux capitaines. Il les exhorte à tomber jusqu'au dernier, mais à ne point se rendre. Il reçoit les sacrements, et, dans le fracas de la lutte, il meurt noblement. On le porte dans l'église, drapé dans son manteau de Montesa, et on le dépose sous les dalles, auprès des autres, dans une tombe sans nom.

Redevenu gouverneur à la mort de son rival, Domingo de Eguia continue les exploits d'Ejea. Par des contre-mines, il essaye de couper les travaux de l'ennemi. Il est sur tous les bastions, fraternisant avec ses hommes, ne désespérant jamais, même quand il voit la flotte de Sourdis achever le blocus de la baie.

En France, on annonce déjà la reddition de Fontarabie. Les Navarrais retranchés à Hernani pourraient être déconcertés par cette fausse nouvelle. Afin de les rassurer, afin de fronder l'ennemi, Eguia fait arborer, au sommet du palais de Charles-Quint, un grand étendard rouge. Les Français, qui le voient, en font leur cible, mais l'étendard, criblé de balles, claque toujours sous le soleil, ironique et dominateur.

Le 15 août, un armistice est proposé. Les assiégés se confessent et communient aux pieds de la Madone de Guadalupe. Leur foi exalte leur courage, et ils se relèvent plus résolus à la guerre sainte. Un courrier, du reste, leur apprend que l'amiral de Castille a concentré à Hernani un corps de six mille hommes, et que le vice-roi de Navarre le rejoint avec quatre mille cinq cents partisans, commandés par un héros, Francisco Caraciol, marquis de Torrecusa. Les deux généraux ont opéré leur jonction à Oyarzun, et tous

deux reprennent Oyarzun, Lezo, Renteria, Pasajes. En eux, Fontarabie salue des vengeurs plutôt que des sauveurs, car un feu sans merci attaque les remparts et les mines lézardent les murailles.

Le 20 août, Condé fait donner l'assaut. L'assaut est repoussé. Le prince, l'épée à la main, regardait le mouvement des troupes, appuyé sur l'épaule d'un ami. Celui-ci tombe, broyé par un boulet de dix-huit livres. Furieux, Condé rentre dans sa tente, et de son épée, traçant une croix sur le sol, il jure que pas un assiégé ne sortira vivant de Fontarabie.

Un jour, on aperçoit, des remparts, une troupe évoluer au sommet du Jaizquibel et des manœuvres inaccoutumées agiter la flotte de Sourdis. La troupe disparaît bientôt, et le secret des manœuvres de l'escadre n'est que trop tôt pénétré.

Don Lope de Hoces était enfin parti de la Corogne avec douze vaisseaux de ligne. Mais indécis et maladroit, il imagine de s'ancrer à Guetaria. Sourdis l'entoure aussitôt et le tient cinq jours bloqué, sans que l'amiral aveuglé ait l'idée de forcer ce redoutable blocus. Le 22 août, la flotte française canonne l'escadre de Hoces, et lance sur elle des brûlots enflammés. Hoces affolé craint d'être réduit à rendre ses vaisseaux, et, pour éviter cette honte, il les fait lui-même incendier. L'escadre espagnole sombre ainsi, détruite par son propre chef. Onze vaisseaux disparaissent; quinze cents soldats périssent, deux mille se réfugient sur la côte. Un seul capitaine, don Pedro Montanio, refuse d'obéir à l'ordre absurde de l'amiral. Il traverse, avec son *Santiago*, les lignes françaises et, pendant sept jours entiers, il lutte contre la flotte de Sourdis. De Zaraus, Hoces voit ce superbe spectacle, et, furieux qu'un des siens triomphe malgré lui, il demande à l'alcalde de Zaraus de tirer sur *le Santiago*. L'alcalde refuse, et Montanio amène son navire à Pasajes.

Le 24 août, le marquis de Guèbres vient, en parlementaire, offrir aux assiégés une capitulation honorable. Il espérait trouver Fontarabie abattue par le malheur de Hoces, et, pour gagner plus sûrement sa confiance, il charge un Père capucin de conseiller à la ville une reddition qu'exige la prudence.

Mais Fontarabie ne veut rien entendre. Condé essaye d'inti-

mider la résistance par des stratagèmes qu'on déjoue. Il sait que les assiégés ont peu d'eau, que leurs munitions s'épuisent. La veille de la Saint-Louis, les Français font dire aux Basques de se bien préparer à les recevoir, car, le lendemain, ils veulent célébrer dans la ville la fête de leur patron.

Le 30 août, Condé envoie un ultimatum. La place doit se rendre sur-le-champ ou s'attendre à une exécution sans merci. On sert au messenger du prince un festin plantureux — gasconnade héroïque — et on l'éconduit. A ce défi, Condé répond par un ordre d'assaut général. Les assiégés repoussent l'assaut.

Le 1^{er} septembre, le bastion de la Reine s'effondre sous l'explosion d'une mine. Par la brèche béante, quinze hommes de front pourraient passer. Le duc de la Valette la déclare pourtant impraticable, et refuse d'avancer. De guerre lasse, Condé fait relever les troupes du duc par celles de l'archevêque.

Les seules forces humaines ne pourraient pourtant plus conjurer une ruine imminente. Les assiégés, qui le sentent, commencent une neuvaine solennelle à Notre-Dame de Guadalupe. Tout ce qui peut lutter garde la brèche; les vieillards et les blessés prient à l'église.

Ceux d'Hernani ont gravi le Jaizquibel, et doivent descendre sur Fontarabie. Mais il semble écrit qu'aucun secours ne parviendra à la ville infortunée. Une simple tempête disperse les troupes navarraises, qui reviennent en désordre à Oyarzun.

Ce nouveau malheur achève d'enhardir Condé. Il notifie à la ville une seconde sommation plus menaçante que la première. Il s'adresse nommément à l'alcalde Butron, et le menace, lui et les siens, des pires malheurs. Butron répond en termes dignes du Cid, et le plomb faisant défaut à ses soldats, il donne toute sa vaisselle, dix-huit mille *pesos* d'argent, pour qu'on en fonde des balles.

Le 4 septembre, une nouvelle brèche est ouverte. Deux assauts sont tentés sur toute la longueur des remparts de l'ouest. Les femmes, mêlées aux combattants, retirent les blessés, apportent les munitions, et, sous la mitraille, essayent de boucher quelques brèches. Les assaillants, deux fois repoussés, sont toujours ramenés aux murailles, et, pendant

quatre heures d'un corps à corps furieux, s'acharnent, sans le pouvoir renverser, à ce rempart d'hommes de cœur. Ils laissent trois cents morts. Les assiégés n'ont perdu que cinquante soldats.

Le 5 septembre, six autres assauts sont repoussés. L'archevêque de Bordeaux, doux pasteur, pousse plus que personne à l'attaque.

Pour réduire ces invincibles, on décide de faire sauter tous les bastions, et de livrer, le 8 septembre, un assaut irrésistible.

Fontarabie tenait depuis soixante-neuf jours. Du millier de défenseurs qu'elle comptait au début du siège, il ne lui restait plus que quatre cents combattants et quarante barils de poudre. Elle avait reçu plus de seize mille projectiles, plus de cinq cents bombes. D'Hendaye, des barques de pillards s'avançaient déjà pour avoir part à la curée prochaine.

Les troupes d'Hernani, naguère dispersées par un orage, s'étaient remises en marche. Le 6, elles occupaient le Jaizquibel. Les assiégés les distinguent, mais doutent que cette armée, trop tard venue, puisse autre chose que les venger. Ils demandent cependant un miracle à la Vierge, et, à la veille de périr, ne songent ni à se rendre, ni à se plaindre.

Les Navarrais de Torrecusa campent à Santa Barbara, un des sommets du Jaizquibel. Ils doivent livrer bataille le 8; l'ennemi le sait par ses espions. Mais Torrecusa, bien inspiré par son courage et par Dieu, devance l'attaque d'un jour. Le 7, au matin, il ordonne à ceux d'Irun d'arriver sur Fontarabie en longeant la Bidassoa. Lui, va contourner le Jaizquibel. Un peu après midi, les assiégés l'aperçoivent. Il suit le flanc de la montagne, et, par des chemins étroits, il fond sur Guadalupe, où deux cents Français sont embusqués. Torrecusa les déloge, occupe Guadalupe, et domine ainsi les tranchées ennemies, qui courent à mi-hauteur et que gardent sept mille hommes, servis par une forte artillerie.

Comment ouvrir ces impénétrables tranchées? Les gars du Guipuzcoa demandent de tenter la chance. On les lance. Les premiers qui touchent au fossé sont renversés; les autres bondissent, font une trouée. L'armée navarraise est bientôt maîtresse de presque toutes les tranchées. Ordre est transmis

à La Valette de secourir La Force : il ne bouge pas, et les cheveau-légers d'Épernon refusent de donner.

A la vue du désastre, Condé est descendu de la hauteur. Il traverse la plaine, veut, en vain, retenir la cavalerie qui fuit. Il est renversé, court à la Bidassoa, et, laissant son cheval, passe en barque sur le sol français. Les vainqueurs s'attardent au pillage, et ce moment d'oubli est sur le point de les perdre. Mais ils se ravisent à temps. Les défenseurs de Fontarabie, bombardés sans relâche depuis le matin, solennisaient en ce moment les premières vêpres de la Nativité. Cinq cents hommes de la garnison sortent, en bataille, par la brèche. A cette vue, les Navarrais sentent qu'ils ont pour eux la chance, c'est-à-dire Dieu. Le vice-roi Velez et l'amiral de Castille, qui suivaient Torrecusa, passent les tranchées ouvertes, rejoignent les troupes basques, et, par la brèche béante, ils entrent dans Fontarabie délivrée. Le soir, il ne restait plus de Français sur les terres d'Espagne.

Le matin même, Philippe IV avait dit à son ministre : « Jusqu'à présent, j'avais supplié Dieu de me défendre Fontarabie contre les armées ennemies, mais, aujourd'hui, j'ai modifié et rectifié ma prière. J'ai livré à Dieu cette ville, et l'ai remise à sa volonté et à sa libre disposition. »

Le 8 septembre, les vainqueurs purent mesurer l'étendue de leur bonheur inespéré. Les Français, qui occupaient le promontoire jusqu'au cap Higuier, voyant la fuite coupée du côté de la plaine, s'étaient jetés vers la Bidassoa, dont la marée haute dissimulait le chenal. Deux mille hommes, dit-on, se noyèrent. Quinze cents furent tués ou pris. Les autres troupes avaient fui, laissant deux mille prisonniers, quatre-vingts étendards, vingt-cinq pièces d'artillerie. Une d'elles s'appelait *le Richelieu*, et elle portait cette devise, parfois trompeuse : *Ratio ultima regum*. Dans la tente du prince, on trouva son trésor de guerre, son collier du Saint-Esprit, les lettres du roi et les instructions de Richelieu. On apprit ainsi qu'un évêque français avait reçu l'ordre du roi de composer déjà le discours officiel, destiné à célébrer la prise de Fontarabie. Les quartiers contenaient un riche butin et beaucoup d'argenterie. Un mortier gigantesque avait été traîné sous les remparts, et les vainqueurs heureux l'entouraient en l'insul-

tant, comme font les pêcheurs aux requins affamés. Le 9, au soir, l'escadre de Sourdis prit le large et appareilla vers Saint-Jean-de-Luz. M. le Prince eut grande peine à éviter une disgrâce.

Cette victoire n'eut aucune conséquence politique, mais la nouvelle en remplit l'Espagne de joie. A Madrid, le peuple força les appartements royaux pour féliciter Philippe IV. Quand le vice-roi de Navarre revint à Pampelune, quand l'amiral de Castille rentra à Madrid, ils furent reçus en triomphe. Le roi offrit à Compostelle une riche lampe d'argent. Fontarabie fut proclamée *Cité*, avec le titre de *très valeureuse*. Cent mille ducats lui furent accordés pour réparer ses murs, quinze ducats furent donnés à chaque habitant, cinquante aux veuves des soldats morts.

La reconnaissance royale acheva de se manifester d'une façon ridicule, car le prétentieux ministre Guzman, qui n'avait su rien prévoir, fut traité comme le héros de la défense. Philippe IV le nomma *Adelantado* du Guipuzcoa, gouverneur perpétuel de Fontarabie; il lui assura douze mille écus de rente, et décréta que, chaque année, une coupe d'or serait offerte à ce vainqueur sans mérite, qui n'eut pas même l'esprit de refuser de si aveugles faveurs.

Fontarabie ne s'attribua point sa victoire. Elle en rapporta tout l'honneur à sa patronne invisible, Notre-Dame de Guadalupe, et, chaque année, le 8 septembre, une troupe de Basques, rappelant l'armée des aïeux, monte à l'ermitage reconstruit, pour remercier la Vierge, et, groupée sur l'étroite plate-forme, où Torrecusa culbuta l'avant-garde ennemie, elle fait quelques feux de salve, écho joyeux du bombardement d'autrefois. Le lendemain, dans l'église de la ville, qui vit prier les héros et qui abrite leurs dépouilles, on chante, pour leurs âmes valeureuses, une messe de *Requiem*.

* *

J'ai revécu le siège héroïque, j'ai refait la bataille triomphale sous la conduite d'un Basque à l'âme antique, qui, sous la *boïna* carliste, a lui-même longtemps vu le feu. Cet homme sans lettres avait sa philosophie de la guerre, simple et

sublime. Du promontoire, d'où je voyais la baie d'azur aux rides d'argent, il m'expliquait que les défaites comme les victoires sont toujours méritées, et que le triomphe n'est pas assuré aux gros bataillons, mais aux hommes de foi et de valeur. Il accentuait sa pensée avec une étrange énergie. J'essayais en vain de lui citer des défaites imméritées. « L'histoire est souvent immorale, lui disais-je. Bien des agneaux sont mangés par des loups, et je crois la victoire bien aveugle ou bien folle. — Ne croyez pas cela, répétait-il. Nous ne savons pas tout. Les bonnes causes ont souvent de mauvais défenseurs, qui doivent être châtiés. Des voix crient au ciel, que nous n'entendons pas, et qui demandent les défaites inexplicables. Mais la victoire est toujours à ceux qui la méritent. »

Tandis que mon vieux Basque parlait ainsi, mon esprit distrait regardait au loin la terre de France, côtes de grès rouge couronnées de verdure. Et je songeais aux luttes qui s'y livrent aujourd'hui, autour d'une place démantelée et envahie. « La victoire est toujours à ceux qui la méritent... » Peut-être; mais alors?... Alors, aux catholiques qui défendent leur liberté et leur foi, il manque, peut-être, d'avoir assez souffert pour ces causes sacrées; il leur manque de mériter la victoire.

Les barques des pêcheurs, rentrant du large, prenaient le cours de la Bidassoa. En vue de Guadalupe, les mariniers ôtaient leurs bérets et priaient. Devant moi, dans le sentier, deux vaches noires passèrent. Une fillette les menait. Pieds nus, un foulard rouge autour du cou, elle chantonnait un vieil air basque, qu'elle interrompit pour me jeter un frais *Agur*. Mon regard allait des barques paisibles à ces remparts brunis, que le soleil rajeunissait. Et toujours, songeant au pays absent, je me redisais la parole de mon guide : « La victoire appartient à ceux qui la méritent. »

PIERRE SUAU.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME 95

ARTICLES DE FOND

CHÉROT (H.). Le Général Ducrot à Strasbourg (1865-1870)	5, 469
BRIÈRE (Y. DE LA). L'Assistance par le travail à Paris au début du xvii ^e siècle.	24
PIOLET (J.-B.). Les Congrégations françaises dans l'Amérique latine	44
ROURE (L.). Hippolyte Taine. Religion et naturisme.	69
BELANGER (A.). Bulletin scientifique.	88
SUAU (P.). Les Lendemain (Nouvelle).	107
BECELIÈVRE (A. DE). Un érudit savoisien.	121
DELAPORTE (V.). Choses de Bretagne. Centenaire de Brizeux.	145, 601
BECELIÈVRE (A. DE). Le Troisième Jubilé de l'Escalade	163
DUDON (P.). Les Congrégations, la Chambre et le Pays.	189
CHÉROT (H.). Les Fêtes du centenaire de Quinet.	213
LEROY (H.). L'Action populaire	239
CHARRUAU (J.). « Nos enfants ».	260
BURNICHON (J.). « A-t-on intérêt à s'emparer du pouvoir ? »	276
BROISE (R.-M. DE LA). Marie Mère des hommes, d'après l'ouvrage de M. Terrien.	305
BREMOND (H.). « L'Oblat ».	328
SORTAIS (G.). L'Élève de Fra Angelico, Benozzo Gozzoli (1420-1497).	348, 641
DOIZÉ (J.). Benoît XIII à Peñiscola.	370
CHERVOILLOT (L.). Une apologétique nouvelle.	393
CHÉROT (H.). Une thèse en Sorbonne. Mgr de Gondrin, archevêque de Sens au xvii ^e siècle.	412
REVUE DES LIVRES.	127, 285, 427, 567, 717, 858
ÉVÉNEMENTS DE LA QUINZAINE	143, 303, 447, 589, 735, 875
SUAU (P.). « Le Recrutement sacerdotal »	422
DUDON (P.). Une protestation épiscopale en 1831	426
BOUBÉE (J.). Shakespeare ou Bacon ?	449, 679
SERVIÈRE (J. DE LA). Une controverse au début du xvii ^e siècle	493, 765
DUDON (P.). La Guerre aux chapelles sous le premier Empire.	517
ROURE (L.). Bulletin philosophique.	539
PRAT (F.). Récentes publications exégétiques en Allemagne	555
BRUCKER (J.). « La Vraie Méthode des études ecclésiastiques ».	561
C. (H.). Un grand religieux : le P. Picard.	564
VERMEERSCH (A.). La Grande Promesse du Sacré Cœur.	593
JOANNIS (J. DE). Les Origines de la géométrie.	621
SUAU (P.). Terre d'épopée. — Fontarabie.	661
BREMOND (H.). Revue littéraire.	697
ALÈS (A. D'). Le Dieu César au temps de Septime-Sévère	737
DELAPORTE (V.). Lettres d'une Française et d'une chrétienne	778
DUDON (P.). En marge du décret de messidor	799
BRUCKER (J.). Bulletin d'iconographie chrétienne	818
BELANGER (A.). « Le Mixte et la Combinaison chimique ».	840
PRAT (F.). Homère et les Phéniciens.	845
HAMON (A.). Le Texte de « la Grande Promesse du Sacré Cœur »	854

ÉTUDES

REVUE FONDÉE EN 1856

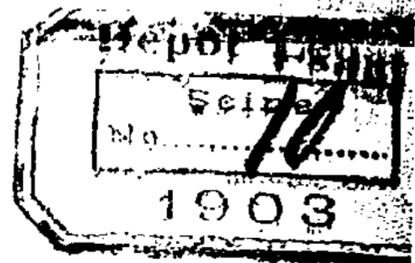
PAR DES PÈRES DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

ET PARAISSANT LE 5 ET LE 20 DE CHAQUE MOIS

40° ANNÉE. — TOME 95° DE LA COLLECTION

5 JUIN 1903

I. — LA GRANDE PROMESSE DU SACRÉ COEUR. . .	Arthur Vermeersch . . .	593
II. — CHOSES DE BRETAGNE. LE CENTENAIRE DE BRIZEUX EN 1903.	Victor Delaporte . . .	601
III. — LES ORIGINES DE LA GÉOMÉTRIE	Joseph de Joannis . . .	621
IV. — L'ÉLÈVE DE FRA ANGELICO, BENOZZO GOZ- ZOLI (1420-1497)	Gaston Sortais	641
V. — TERRE D'ÉPOPÉE. — FONTARABIE.	Pierre Suau.	661
VI. — SHAKESPEARE OU BACON?.	Joseph Boubée	679
VII. — REVUE LITTÉRAIRE	Henri Bremond	697
VIII. — REVUE DES LIVRES. — Ascétisme : <i>Chan. Breton ; P. Girodon ; Abbé Ar- chelet.</i> — Questions actuelles : <i>G. Fonsegrive ; Comtesse E. de Trémau- dan.</i> — Histoire : <i>V. du Bled ; Dom F. Cabrol ; M. Thibault ; M. Paléo- logue.</i> — Romans : <i>D^r Veressaïef ; L. Andréief</i>		717
IX. — NOTES BIBLIOGRAPHIQUES. — Ascétisme : <i>Abbé Lejeune ; Abbé Battendier ; Abbé Berthier ; J. Martin.</i> — Science et religion : <i>D^r Hélot ; J. Bru- gerette ; M. Salomon</i>		731
X. — ÉVÉNEMENTS DE LA QUINZAINE		735



PARIS

ADMINISTRATION : VICTOR RETAUX, LIBRAIRE-ÉDITEUR

82, RUE BONAPARTE (VI^e)